

« Les Gary de Goyave » Co-écritures et inédits schwarz-bartiens

« Slave et esclave : faux amis ? » : L'œuvre posthume d'André Schwarz-
Bart, en collaboration avec Simone Schwarz-Bart

Kathleen Gyssels



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/coma/714>

DOI : 10.4000/coma.714

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Kathleen Gyssels, « « Les Gary de Goyave » Co-écritures et inédits schwarz-bartiens », *Continents manuscrits* [En ligne], 7 | 2016, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 15 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/coma/714>

Ce document a été généré automatiquement le 15 septembre 2020.



Continents manuscrits – Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

« Les Gary de Goyave » Co-écritures et inédits schwarz-bartiens

« Slave et esclave : faux amis ? » : L'œuvre posthume d'André Schwarz-Bart, en collaboration avec Simone Schwarz-Bart

Kathleen Gyssels

« Quel genre de lecture peut-on effectuer lorsque l'on se trouve quelque peu invité, invitée, logé(e), dans le texte à lire ? »

Hélène Cixous¹

- 1 En 2009, Simone Schwarz-Bart publie *L'Étoile du matin*², roman posthume de son époux André Schwarz-Bart (1928-2006), un demi-siècle après l'attribution du Goncourt 1959 au premier opus du romancier, *Le Dernier des Justes*. Si à l'époque, ce texte avait bénéficié d'une couverture médiatique importante³ et inspiré de nombreux émules, tant en Afrique⁴ qu'en Europe (la dette perecquienne dans *W ou le souvenir d'enfance*⁵ me semble un exemple patent), et dans la Caraïbe⁶, il était ensuite tombé dans un relatif oubli. En 1967, le roman suivant, *Un plat de porc aux bananes vertes*⁷, fruit d'une écriture à quatre mains par Simone et André, fonctionne comme préambule à un cycle romanesque à venir. Les deux auteurs publient ensuite à leur seul nom d'importants romans pour le canon antillais. La même année 1972 voit ainsi la double sortie de *La Mulâtresse Solitude*⁸ d'André et de *Pluie et vent sur Télumée Miracle*⁹ de Simone, sans qu'on ne puisse préciser lequel des deux vient en premier. Ensuite, nouvelle longue attente jusqu'à *Ti Jean L'Horizon*¹⁰ de Simone, puis rien. Très peu d'entretiens, très peu de participation des auteurs à des salons et à des conférences : la discrétion et la retenue dominant, le couple scellant le silence, laissant leur œuvre cheminer indépendamment d'eux. Après *Ton beau capitaine*¹¹, courte pièce aux accents nô, de Simone, et une encyclopédie en cinq volumes, *Hommage à la femme noire*¹², à nouveau cosignée, on ne notera plus d'activité littéraire de la part des Schwarz-Bart. Et ce jusqu'à la mort d'André en 2006, très peu commentée dans les cercles français et francophones. La publication de l'inédit posthume, *L'Étoile du matin*, exhumé des archives de l'écrivain, a permis de raviver l'intérêt pour une œuvre considérable. En 2009, Valérie Marin La

Meslée saluait dans les colonnes du magazine *Le Point* le grand retour d'André Schwarz-Bart :

Dans la lignée et à la hauteur du *Dernier des Justes*. [...] Ce sera un événement. Comme il ne publiait plus depuis de très nombreuses années, on pouvait croire qu'André Schwarz-Bart n'écrivait plus. Mais ceux qui le connaissaient savaient qu'il travaillait, sans jamais en être complètement satisfait, à un roman où il aurait voulu tout dire sur « les Juifs et la judaïté ». Le texte était pratiquement achevé dans les dernières semaines de sa vie et il a fait savoir à sa femme qu'il en souhaitait la publication. C'est donc *L'Étoile du matin*¹³.

- 2 Ce récit posthume a pu déranger, pour plusieurs raisons liées d'une part à la nature du récit – articulé en deux volets, à l'intérieur desquels de nouvelles ébauches de romans sont intercalées¹⁴ –, d'autre part aux questions épineuses abordées par Haïm Schuster, alias André Schwarz-Bart. Celles-ci concernent entre autres la confession juive, l'État d'Israël et la question de Palestine¹⁵. Mais l'aspect qui nous retiendra dans le cadre de cette chronique concerne davantage la genèse de cet inédit, dont la mise à jour permet de rouvrir deux dossiers (auxquels *Genesis* a consacré par ailleurs deux excellents numéros récents¹⁶) : celui des cycles schwarz-bartiens inachevés – le cycle « antillais » et le cycle « juif » –, et celui de la co-écriture, d'une écriture à quatre mains du couple Schwarz-Bart.

Une écriture sérielle, le(s) cycle(s) inachevé(s)

- 3 Toute sa vie, André Schwarz-Bart a pensé les diasporas noire et juive dans une réversibilité spéculaire ; son écriture se donnait pour fonction d'explorer un double lancingement, un double traumatisme. Le projet sériel se légitime donc par sa conviction que la même violence génocidaire risque de se reproduire, de se répéter sous d'autres latitudes. Dès lors, l'écrivain se trouve devant la double tâche de se prémunir contre le retour de l'Histoire et de faire « acte de souvenance ». Qu'il faille pour y parvenir une geste romanesque se comprend à la lumière de l'échelle transnationale et transculturelle de la thématique : pour convaincre des mêmes mécanismes d'oppression et même d'épuration ethnique sous couvert de guerres de religion, de conquêtes territoriales, d'idéologies inavouables, etc., il dessinait des romans tantôt situés dans la diaspora noire, tantôt juive. Observant la loi implacable opposant colonisateur et colonisé, maître et esclave, ayant vécu au Sénégal, en Indonésie, en Guyane¹⁷, Schwarz-Bart opte pour une démarche transcontinentale et transatlantique. Avec l'analogie entre la condition du servage (juifs dans la « zone de résidence », sous les Tsars et Staline) et la condition d'esclave, le slave et l'esclave étant des « faux amis », l'auteur schwarz-bartien se tourne à présent vers d'autres modes de fiction pour la « littérature de l'inhumain¹⁸ ». L'œuvre posthume plaide pour une œuvre romanesque insécable qui documenterait et officialiserait une mémoire transculturelle et transcommunautaire. Comme l'a bien vu Rothberg, Schwarz-Bart rapproche dans un même canevas spatio-temporel des communautés de souffrance, l'esclave et le slave étant exposés aux mêmes mécanismes de déshumanisation et d'aliénation. Articulant les ruines de Varsovie et celles de Danglemont, à Matouba, introduisant ainsi une mémoire multidimensionnelle, pour parler avec Rothberg¹⁹, hanté par des noms de lieux et de personnes évocateurs de catastrophes ressemblantes, il noue les lieux comme Matouba (Guadeloupe, 1804) et Massada (chute du Temple). Comme Proust et

Albert Cohen²⁰, André Schwarz-Bart rêva d'une œuvre totale qui relierait l'Afrique au Nouveau Monde, l'Europe transcontinentale au « peuple qui manque ».

- 4 Premier opus du versant « juif » du cycle romanesque, qui se prolongera dans *L'Étoile du matin*, *Le Dernier des Justes* introduit le personnage d'Ernie Lévy. Jeune rescapé d'une rafle pendant la Seconde Guerre mondiale, il dit à la concierge de son immeuble du Marais : « Si [les juifs] ne reviennent pas, il vous restera toujours les noirs ou les Algériens, ou... les bossus²¹ », indiquant le principe du bouc émissaire dans une République prétendument égalitaire. Dans *Un plat de porc aux bananes vertes*, roman-charnière entre le versant « juif » et le versant « antillais » du cycle, une intersection ou « nœud de mémoire » (toujours selon la théorie de Rothberg) entre les deux diasporas se produit à la toute fin du Journal de Mariotte. En effet, la Martiniquaise croit reconnaître Moritz Lévy (le frère aîné d'Ernie, seul rescapé de la Shoah de la famille Lévy), créant une passerelle entre mondes noir et juif²². *L'Étoile du matin* prolonge cette réflexion : le « Prologue », qui évoque notamment la dimension planétaire de la migration et du rôle de la langue qui offre des étiquettes pour nommer l'Autre, n'est bien sûr pas arbitraire. Un narrateur anonyme retrace l'histoire de l'humanité entière. Il énumère les différentes populations, les unes encore moins connues que les autres, qui ont peuplé la surface de la terre. Aussi longtemps que la langue ne fut pas inventée, l'Autre ne pouvait être désigné par des vocables injurieux. Tout allait par conséquent relativement bien sur la planète Terre :

L'humanité avait connu de nombreux peuples maudits, des Cagots des Pyrénées, des Galets de la Guienne, des Agotacs des Basses-Pyrénées, des Couax de Bretagne, des Oiseliers du duché de Bouillon, des Coliberts, des Manichéens, des Cathares, des Albigeois, des Patarins, mais ceux-là devinrent des maudits, au point que les peuples défavorisés par le sort prirent l'habitude de déverser sur les errants la bile sécrétée par des siècles d'oppression²³.

- 5 Avec des accents rabelaisiens, André Schwarz-Bart n'a de cesse de revenir sur l'histoire des peuplements, sur l'humanité qu'héberge la Terre. L'énième source intertextuelle (Rabelais), de même que Césaire et Villon figurent côté à côté dans *Un plat de porc aux bananes vertes*, atteste le bagage transculturel de l'auteur. Mais il lui importe de situer le phénomène de métissage comme simultané de ces transhumances. La diversité des groupes et le début des hostilités (malédiction) l'amènent à postuler que sous « Juif », l'on désigne d'emblée un branchement d'humains aux traits divers et géographiquement disséminés. L'Afrique, pour André Schwarz-Bart, est le continent des origines pour les Africains et les Juifs, réduits en esclavage sous Pharaon. Poussés à la dissémination, des groupes juifs trouvèrent asile en Pologne :

Les premiers immigrants juifs arrivèrent à Podhoretz vers la fin du XII^e siècle. Ils s'étaient battus contre Rome et venaient de l'Est, des bords de la mer Noire [...] Après eux, ce fut la première vague de juifs allemands qui se rendait à l'invitation du roi Boleslav V, [...]. Puis vinrent les juifs espagnols [...] les juifs des steppes, les uns à face mongole, originaires du pieux royaume khazar, et les autres qui venaient de très loin dans l'espace et le temps, d'une Babylone de légende [...] Les types humains eux aussi s'étaient mêlés, enchevêtrés mais sans tout à fait se confondre. Et l'on voyait dans une même famille des visages d'Orient et des visages d'Occident et jusqu'aux cheveux blonds et aux yeux bleus de Cosaques [...] il y avait même [...] de larges bouches plates et des cheveux crépus [...]²⁴.

Ce mélange ethnique génère inévitablement une symbiose socioculturelle et religieuse (*Étoile du matin* 30-31), qui sert de fil conducteur, de « nœud de mémoire » entre les deux versants du cycle.

- 6 Autant *L'Étoile du matin*, qui confronte le lecteur avec des scènes insoutenables d'hécatombes et de massacre, de torture et du « Traitement spécial », selon l'expression employée dans *Le Dernier des Justes*²⁵, appartient au cycle « juif », autant le deuxième roman posthume des Schwarz-Bart, *L'Ancêtre en Solitude*, publié en février 2015 et cette fois-ci signé par Simone et André, est ancré dans le cycle « antillais ». On y retrouve notamment la protagoniste du premier roman antillais d'André, *La Mulâtresse Solitude* (1972). Dans les premiers chapitres de *L'Ancêtre en Solitude*, le lecteur découvre la vie de la fille de Solitude, pauvre mulâtresse pendue après avoir donné vie à la petite « graine bâtarde », renommée ici Solite. Celle qui deviendra la grand-mère de Mariotte transmet à sa fille Hortense et à sa petite-fille la malédiction de la peau, la même haine de soi, assimilation rimant avec intériorisation du « complexe de couleur » selon une hiérarchie du plus clair au plus noir. Maudite par sa grand-mère « blanchie », la câpresse est haïe pour sa mélanine.
- 7 Ce second roman posthume, *L'Ancêtre en Solitude* renoue donc de manière évidente avec le cycle suspendu. Mais au-delà de la reprise, les questions traitées en filigrane dans *Le Dernier des Justes* et dans *Un plat de porc aux bananes vertes* ne sont pas éclairées dans le nouveau volume : *quid* du lien entre Moritz Lévy (que croit apercevoir Mariotte dans les rues hivernales de Paris) et la Martiniquaise agonisante ? Qui est le vrai père de Mariotte ? Qu'a vécu Louise Duployé pour se comporter aussi hystériquement chaque fois qu'on blague sur les « youpins encore en vie » dans le Paris des années 1950 ? Ces questions débouchent sur une double interrogation : la suite possible de publications posthumes éclairera-t-elle le lecteur ou le cycle demeurera-t-il inachevé ?

Quelle part donner à une hypothétique co-écriture ?

- 8 Comme Hélène Cixous qui, retrouvant le manuscrit de *Voiles* après la mort de Jacques Derrida, en 2004, se pose la question mise ici en exergue, Simone Schwarz-Bart a longtemps hésité à s'expliquer et c'est au moment de la parution des deux romans inédits²⁶ qu'elle avoue la mission que lui confia feu son mari : « Il m'avait fait *une fois encore* une place auprès de lui²⁷ », déclare-t-elle dans le « Prologue » à *L'Étoile du matin*. Elle se déclare ouvertement légataire de l'œuvre de son époux. La voici qui complète et reprend le cycle. Inversement, l'on peut supposer la contribution de celui-ci tant à *Pluie et vent sur Télumée Miracle* qu'à *Ti Jean L'Horizon* (entamé avant *Pluie et vent*²⁸).
- 9 Que le couple ait d'abord programmé un cycle romanesque ressort de leurs stratégies communes, des échos de roman en roman, des résonances stylistiques, de l'apparition spectrale d'un ou deux personnages cycliques²⁹. Mais ce projet de cycle romanesque est brisé par le fait que, contrairement aux *Rougon-Macquart* ou à *La Comédie humaine*, les différents romans que nous avons sous les yeux rompent avec l'unité d'une dynastie familiale, car les Schwarz-Bart semblent avoir, dès le départ, pensé à une branche juive et à une branche antillaise, qui par intermittence arrivent à se croiser et à se mélanger au gré des aléas de l'Histoire. Par ailleurs, l'unité de structure se diffracte également, oscillant d'un roman à l'allure historique conventionnelle vers une autofiction hautement hybride, ou encore vers une écriture dramaturgique. Nous sommes donc devant un corpus des plus complexes. Seules évidences, la structure « biblique » en « Livres ». La ressemblance de scènes névralgiques dans les deux versants du cycle, l'oralité antillaise et juive, l'intertexte baudelairien³⁰ donnent à penser qu'André est tout au long du parcours son premier et fidèle lecteur et réviseur. L'hypothèse, d'abord

fortement rejetée comme une critique du talent inné de Simone, se trouve à présent nuancée par Francine Kaufmann, auteure d'une thèse sur *Le Dernier des Justes*³¹. Après le décès d'André, l'universitaire franco-israélienne laisse transparaître qu'il y aurait d'autres récits posthumes : « *Si certains [manuscrits inédits] devaient être publiés un jour, il se peut que l'on découvre que Schwarz-Bart n'était pas l'homme d'un seul livre mais l'un des plus grands écrivains du siècle dernier, l'un des pionniers de la littérature de la Shoah et de la littérature d'expression universelle*³². » Seule jusqu'à présent à détenir le droit d'entrée dans le vaste atelier de la co-écriture, Francine Kaufmann a entrepris une consultation attentive des archives conservées au domicile familial de Goyave à la Guadeloupe, archives dont elle n'a pas encore achevé ou publié l'inventaire. Ces documents permettraient de montrer les influences réciproques et les rôles respectifs de Simone et André dans l'écriture des œuvres.

- 10 Un troisième inédit se préparerait, *Adieu, Bogota*³³, confirmant le rôle désormais crucial de Simone qui met au jour un corpus riche et varié. Dans ce troisième récit posthume, on suivra les traces de Mariotte qui quitte son île et le morne de Pichevin pour se rendre à Bogota, rencontrer un bagnard et se mettre en ménage avec lui. L'on voit dès lors une fois de plus la sortie de la guerre mémorielle, le bagnard étant une autre figure d'exclu qui nouera avec l'Antillaise, rescapée de l'éruption du Mont Pelé, un rapport intime.

NOTES

1. Laura Hughes, « Points d'attache : Cixous et Derrida », *Continents Manuscrits*, n° 5, 2015, en ligne. Consulté le 29 avril 2016, URL : <http://coma.revues.org/585>
2. André Schwarz-Bart, *L'Étoile du matin*, Paris, Seuil, 2009. Introduction Simone Schwarz-Bart.
3. Parmi ses pairs, le travail littéraire d'André Schwarz-Bart connaît un accueil contrasté : alors que *Le Dernier des Justes* émut Jean-Paul Sartre, Claude Lanzmann et Elie Wiesel (qui l'enseigna à la faculté de théologie de Boston), l'auteur ne fait qu'une discrète apparition sous la plume de Tzvetan Todorov, de Pierre-Emmanuel Dauzat, d'Yves Jablonka.
4. Le premier étant Yambo Ouologuem. Voir Kathleen Gyssels, *Filles de Solitude, Essai sur l'identité antillaise dans les (auto-)biographies fictives d'André et de Simone Schwarz-Bart*, Paris, L'Harmattan, 1996.
5. Kathleen Gyssels, *Marrane et marronne, la co-écriture d'André et de Simone Schwarz-Bart*, Leyde, Brill, 2014, p. 250-276.
6. Kathleen Gyssels, « Héritage et héritiers dans la diaspora africaine », *Pardès, Juifs et Noirs. Du mythe à la réalité*, n° 44 (2008), p. 149-173.
7. André et Simone Schwarz-Bart, *Un plat de porc aux bananes vertes*, Paris, Seuil, 1967. Par ailleurs, il s'agit du seul roman toujours non traduit en anglais.
8. André Schwarz-Bart, *La Mulâtresse Solitude*, Paris, Seuil, 1972.
9. Simone Schwarz-Bart, *Pluie et vent sur Télumée Miracle*, Paris, Seuil, 1972.
10. Simone Schwarz-Bart, *Ti Jean L'Horizon*, Paris, Seuil, 1979.
11. Simone Schwarz-Bart, *Ton beau capitaine*, Paris, Seuil, 1987.

12. André et Simone Schwarz-Bart, *Hommage à la femme noire*, Paris, Éditions Consulaires, 1987. 5 Volumes.
13. Valérie Marin la Meslée, « Un inédit posthume d'A. Schwarz-Bart, Goncourt 1959 », *Le Point*, le 22 octobre 2009. En ligne : <http://www.lepoint.fr/archives/article.php/387860>. Consulté le 30 novembre 2009.
14. Des fautes dans le titre même des romans schwarz-bartiens, mentionnés dans le corps du texte, et donc preuve de son quotient autobiographique, déroutent : « *Le Plat de porc* » (*Etoile du matin*, p. 204) et des coquilles laissent à croire qu'on s'est pressé de sortir le livre. Cette impression d'incomplétude et d'une révision précipitée peuvent être dues à d'autres raisons, dont, parfois, la complexité ou l'inachèvement du manuscrit, abondamment retravaillé. Simples hypothèses qu'il faudrait vérifier avec le dossier du Seuil, mais que je ne peux que précautionnement avancer.
15. Gyssels Kathleen, « André Schwarz-Bart à Auschwitz et Jérusalem : *L'Etoile du matin* », *Image and Narrative*, 14.2 (2013) : 16-28. <http://www.imageandnarrative.be/index.php/imagenarrative/article/view/310>.
16. *L'Écriture du cycle*, n° 42, 2016 et *Créer à plusieurs mains*, n° 41, 2015.
17. Serge Patient, écrivain et poète guyanais proche de Léon-G. Damas, me confia qu'il visita les bagnes des îles du Salut et de l'île du Diable, ce dernier mentionné dans *Le Dernier des Justes*, lorsque les Lévy délibèrent d'un lieu propice pour leur émigration après le pogrom de Zémyock (début xx^e siècle) : « Quant au mot de France, il comportait l'inconvénient d'être associé à celui de Dreyfus, [...] on disait que les Français avaient envoyé ce Juif dans l'île du Diable ; le nom seul vous imprimant déjà un frisson, alors que devait-il en être de la chose ? » p. 81.
18. *Étoile du matin*, Paris, Seuil, 2009, p. 204.
19. Michael Rothberg, « From Gaza to Warsaw: Mapping Multidirectional Memory », *Criticism*, n° 53.4, Fall 2011, p. 536.
20. Maxime Decout, « La genèse contrariée de *Belle du Seigneur* : le projet déjoué d'une "Geste des Juifs" », *Genesis*, n° 31, 2010, p. 141-150.
21. *Le Dernier des Justes*, Paris, Seuil, 1959, p. 305.
22. Dans *Marrane et Marronne : la co-écriture réversible d'André et de Simone Schwarz-Bart* (Leyde, Brill, 2014), j'ai soulevé la réversibilité entre la condition noire et juive et le désir des auteurs de connecter les deux univers dans un cycle romanesque suspendu, aujourd'hui repris et continué par Simone Schwarz-Bart. Rétrospectivement, la relative occultation du couple emblématique de l'entente transcommunautaire sous la plume du forgeron de l'antillanité (Glissant), puis de la créolité (Chamoiseau, Bernabé, Confiant) est injuste. de fait, le manifeste *Éloge de la créolité* insiste sur le caractère multiethnique de la Martinique kaléidoscopique, mais ne prend pas en compte l'appartenance religieuse et l'incidence de celle-ci sur les liens créés entre des communautés de croyance.
23. *Étoile*, op.cit, p. 20.
24. *L'Étoile du matin*, p. 28-30.
25. L'emploi d'euphémismes étant respecté, l'auteur rapporte l'échange entre les bourreaux, se gardant d'explicitier les actions barbares et la fin de leurs victimes, encadrant toutefois ces mots par des guillemets. Pour la « Shoah par balle », ce dialogue entre deux tortionnaires illustre cet usage systématique que Victor Klempérier documenta scrupuleusement dans son Journal : « Quand j'étais en Pologne, à chaque "Aktion" en plein air, y avait toujours à la dernière minute – alors que tout le secteur était déjà "traité", – y avait toujours [...] une "merde" ou deux qui sortaient d'un "trou" et qui venaient tranquillement à la fosse ou au camion et qui voulaient aussi le "Traitement spécial" [...] » : *Le Dernier des Justes*, op.cit., p. 311.
26. Simone s'explique sur cette co-écriture au micro d'*Étonnants voyageurs* : à consulter sur <https://www.youtube.com/watch?v=DVdLcOeVYE0>
27. *L'Étoile du matin*, p. 15. C'est moi qui souligne.

28. Roger et Héliane Toumson, « “Sur les pas de Fanotte”, interview avec A. et S. Schwarz-Bart », *Textes, Études, Documents*, n° 2, 1979, p. 13-23. Qu’est-il arrivé pour qu’elle interrompe ce qui aurait dû devenir la geste des Antillais, correspondant à la geste des Juifs qu’était *Le Dernier des Justes* ? Simone explique : la mort survenue d’une voisine chérie, Man Tétèle, celle sur qui est basée Télumée. Mais il y a aussi le premier chapitre prêté à Edouard Glissant pour approbation, m’expliqua André Schwarz-Bart (entretien non publié au jardin du Luxembourg, le 12 octobre 1996). Ce brouillon de premier chapitre de sa femme débutante en écriture se repère dans *Le Quatrième Siècle* (Paris, Gallimard, 1964) où les « Nègres d’en bas » s’opposent aux « Nègres d’en-haut ». Ce paradigme a hissé Glissant au statut de fondateur du marronnage (cf. Cailler Bernadette, *Conquérants de la nuit nue, Édouard Glissant et l’H(h)istoire antillaise*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1988, p. 115). Ironie de l’histoire (littéraire), sur les « Fiches pédagogiques » de l’ITM, le roman est présenté comme apparenté aux *Cent ans de solitude* de Marquez, auteur qui a calqué bien des aspects de son livre sur *Le Dernier des Justes* (Voir Marrane et marronne, *la coécriture réversible d’André et de Simone Schwarz-Bart*, Leyde, Brill, 2014, p. 281-287). Nous citons ladite fiche, corrigeant l’année de publication donc pour le troisième roman glissantien (1964 et non pas 1965). Voir <http://edouardglissant.fr/fiche1.html>
29. Kathleen Gyssels, *Marrane et marronne*, *op.cit.*, p. 250-276.
30. Le symboliste est présent dans *Le Dernier des Justes* et dans *Un plat de porc aux bananes vertes*. Pour ce dernier intertexte, voir Kathleen Gyssels, « La malemort dans *Ton beau capitaine* », *MaComère*, n° 6 (2004), p. 77-87.
31. Francine Kaufmann, *Pour relire « Le dernier des Justes »*, *Réflexions sur la Shoah*, Paris, Klincksieck, 1986.
32. Francine Kaufmann, « A. Schwarz-Bart, le Juif de nulle part », *L’Arche*, n° 583, décembre 2006, p. 89. C’est moi qui souligne.
33. Mail de Elie Duprey à Kathleen Gyssels (14 avril 2016).

RÉSUMÉS

Dans cet article, l’œuvre de fiction schwarz-bartienne est décrite suivant son axe chronologique et sa cohérence thématique. Nous visons une étude des relations entre les romans différents des Schwarz-Bart, rédigés soit à deux soit à quatre mains, et l’œuvre posthume d’André, censée paraître dans l’avenir le plus proche. Avec la publication de plusieurs inédits, un nouveau cycle s’entame, si bien que l’hypothèse d’une co-écriture se confirme. L’œuvre intégrale opère ainsi un « nœud de mémoire » entre deux communautés diasporiques.

In this article, the fictional work of the literary couple Schwarz-Bart will be studied in its chronological development and thematic coherence. I will elaborate on the relations between the different acclaimed novels, written either by a sole author or in collaboration, and posthumous ? work that is about to be published. Hitherto unpublished works sheds light on the beginnings of a new novelistic cycle, one which clearly confirms co-authorship. In my reading, the complete works establish a « nœud de mémoire » or memorial nexus between the two diasporas.

INDEX

Mots-clés : Lieux de mémoire, nœuds de mémoire, intersections, co-écriture, inédits, diasporas noire et juive

Keywords : “sites of memory”, “knot of memory”, intersections, co-writing, Black and Jewish Diasporas

AUTEUR

KATHLEEN GYSSELS

Professeure à l'Université d'Anvers